

Nikolaï Tchernychevski

QUE FAIRE ?
Les hommes nouveaux



**DOCUMENTS
COMMUNISTES**

www.documents-communistes.org

« Qui n'a lu et relu ce livre fameux ? Qui n'a subi son attrait et sous son influence bénéfique, qui ne s'est purifié, amélioré, fortifié, enhardi ? [...] Qui, après avoir lu ce roman, n'a pas réfléchi sur sa propre vie, n'a pas soumis ses propres aspirations et inclinations à un examen rigoureux ? Nous en avons tiré la force morale et la foi en un avenir meilleur. »

Georges Plékhanov, 1890.

Avant-propos

- C'est une histoire d'amour, dont le personnage est une femme ; voilà qui est parfait, même si le roman est mauvais, dit la lectrice.

- Vous avez raison, dis-je.

Le lecteur, lui, ne se contente pas d'un jugement aussi sommaire ; chez l'homme, l'aptitude intellectuelle est plus forte et plus développée que chez la femme ; il affirme (la lectrice pense de même, mais ne croit pas devoir le dire, aussi n'ai-je aucune raison de controverser avec elle) : « Je sais que ce monsieur qui s'est tué, ne s'est pas tué en réalité. » Je me saisis du « je sais » et je réplique : tu ne sais que ce que l'on t'a dit ; par toi-même, tu ne sais rien, pas même que, par le début de mon roman, je t'ai outragé, humilié. Car tu l'ignorais, n'est-ce pas ? Eh bien, sache-le.

Oui, les premières pages de mon récit montrent le peu de

cas que je fais du public, le peu d'estime où je le tiens. J'ai usé du stratagème ordinaire des romanciers : j'ai commencé par des épisodes captivants, extraits du milieu ou de la fin, et je les ai enveloppés de brouillard. Toi, le public, tu es bon, fort bon et, pour cette raison, peu difficile et peu subtil. Il n'y a pas lieu d'espérer que, dès les premières pages, tu discerneras si le roman vaut la peine d'être lu ; ton jugement est précaire et demande des états. Or, il en est deux : le nom de l'auteur ou les attraits du style. Comme je ne te conte que mon premier roman, ta conviction n'est pas encore faite, tu ne sais pas si l'auteur possède des dons littéraires (car il y a tant d'écrivains à qui tu reconnais des dons littéraires !), ma signature ne te suffit pas pour l'instant, aussi ai-je été dans l'obligation de t'appâter avec des épisodes palpitants. Ne m'en fais pas grief, car c'est bien de ta faute : c'est ta candeur qui m'oblige à m'abaisser à tant de banalité. Mais maintenant que je te tiens, je peux poursuivre le récit à ma convenance, c'est-à-dire sans plus de stratagèmes. Il n'y aura désormais plus de mystères, et tu connaîtras toujours vingt pages à l'avance le dénouement de chaque intrigue ; et, pour commencer, je te révélerai celui de toute l'histoire : elle finira en gaieté, dans un bruit de verres choqués et de chansons, sans grands effets, sans festons. Mon bon public, l'auteur n'a pas le cœur aux jolieses, parce qu'il

songe à la confusion qui règne dans ta tête, aux souffrances bien inutiles que procure la confusion saugrenue de tes idées. C'est un spectacle pitoyable et ridicule que de te voir, tellement les sottises dont ta tête est bourrée te rendent impuissant et méchant.

Je t'en veux d'être aussi méchant envers les hommes, car les hommes, c'est toi-même, pourquoi donc être si méchant envers soi-même ? C'est pourquoi je te réprimande. Mais ta méchanceté vient de ton indigence intellectuelle, aussi, tout en te réprimandant, ai-je le devoir de te secourir. Par quoi commencerai-je ? Par la réponse à la question que tu te poses en ce moment : quel est donc cet écrivain qui apostrophe le public avec tant d'insolence ? Je vais te dire quel écrivain je suis.

Je ne possède pas l'ombre de talent littéraire. C'est à peine si j'ai l'usage de la langue. Mais qu'à cela ne tienne, lis toujours, mon bon public ! Tu en tireras bien quelque profit. La vérité est une bonne chose : elle pallie les défauts de l'écrivain qui se met à son service. Voilà pourquoi je te dis : si je ne t'avais prévenu, tu pourrais croire que le roman est magistralement écrit, que l'auteur est plein de talent poétique. Mais je t'ai prévenu que je n'ai pas de talent ; tu sauras donc que le roman doit ses qualités à ce qu'il est vrai, et à cela seulement.

Au fait, mon brave public, tant qu'à t'entretenir, autant vaut

mieux tout dire jusqu'au bout : tu adores deviner ce qui n'a pas été dit, mais cela ne te réussit guère. Lorsque je te dis que je n'ai pas l'ombre de talent littéraire et que mon roman est piètrement écrit, ne va pas en conclure que je vaille moins que les faiseurs de contes que tu tiens pour grands, ni que mon roman soit au-dessous de leurs écrits. Je n'ai pas dit cela. Je dis que mon récit est de pauvre exécution en comparaison des œuvres de ceux qui sont doués d'un talent véritable ; quant aux œuvres fameuses de tes écrivains célèbres, tu peux hardiment leur comparer mon roman pour l'exécution, ou même le placer au-dessus, sans crainte d'erreur ! Il porte en lui plus d'art que les leurs. Sois-en assuré.

Remercie-moi ; tu adores saluer ceux qui te négligent, salue-moi donc.

Mais il y a en toi, cher public, des personnes, déjà assez nombreuses, que j'estime. Avec toi, avec l'immense majorité, je suis brutal, et c'est à toi, à toi seulement que j'ai parlé jusqu'à présent. Quant à ceux dont je viens de faire mention, je leur parlerais avec modestie, timidité même. Avec eux, point n'eût été besoin de m'expliquer. J'apprécie leur jugement, mais je sais d'avance qu'il m'est favorable. Bons et forts, probes et instruits, vous n'êtes parmi nous que depuis peu, mais vous n'êtes plus rares, et votre nombre croît rapidement. Si vous étiez le

Que faire ? Avant-propos.

public, je n'aurais pas à écrire ; si vous n'existiez pas, il ne me serait pas encore possible d'écrire. Or vous n'êtes pas encore le public, mais vous êtes déjà parmi le public, voilà pourquoi je dois encore et puis déjà écrire.